

Les alliances libérales 4/4

L'alliance humaniste : entre puissance et mesure

Esaïe 9, 1-6

*Le peuple qui marche dans les ténèbres a vu une grande lumière ; sur ceux qui habitent le pays de l'ombre de mort une lumière a brillé. Tu as rendu la nation nombreuse, tu l'as comblée de joie. Ils se réjouissent devant toi de la joie des moissons, de l'allégresse qui règne au partage du butin. Car le joug qui pesait sur elle, la trique qui frappait son dos, le bâton de son oppresseur, tu les as brisés comme au jour de Madiân. Toutes les bottes qui piétinaient dans la bataille et tous les manteaux roulés dans le sang seront livrés aux flammes, pour être dévorés par le feu. Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné. Il a la souveraineté sur son épaule ; on l'appelle du nom de Conseiller étonnant, Dieu-Héros, Père éternel, Prince de paix.*

*Étendre la souveraineté, accorder une paix sans fin au trône de David et à son royaume, l'affermir et le soutenir par l'équité et par la justice, dès maintenant et pour toujours : voilà ce que fera la passion jalouse du SEIGNEUR (YHWH) des Armées.*

Dans les ténèbres du monde, dans les temps troublés de la guerre c'est un enfant, un petit d'homme, que le livre du prophète Esaïe nous présente ici comme figure du salut. Ce texte, que, traditionnellement, nous relisons à Noël en assimilant Jésus au fils providentiel qui apporte son règne d'équité et de justice n'est pas clairement identifié dans le livre prophétique. Mais le contexte dans lequel ce passage se situe est connu. Esaïe développe toute une partie qu'on appelle le Livre de l'Emmanuel, le Livre de Dieu avec nous, dans un contexte de guerre, les guerres syro-éphraïmites. Ce sont des conflits qui ont opposé le royaume du Nord, la Samarie, et le royaume du Sud, Juda, avant que les Assyriens ne dominant complètement le royaume du Nord. Au sud, il semble bien qu'un enfant soit monté sur le trône de David, on a pensé qu'il s'agissait d'Ezéchias. On lui donne des insignes royaux ainsi que quatre titres transcendants. Ces titres évoquent la tradition égyptienne des couronnements, importée au temps du roi David et qui consiste à attribuer au souverain une titulature prestigieuse : Conseiller étonnant, Dieu-Héros, Père éternel, Prince de paix. Cet enfant humain ressemble à un Dieu. En lui sont placées toutes les promesses dont le peuple attend l'accomplissement.

Comment pourrait-on prêter à l'homme tant de vertus sans remettre en question la place de Dieu ? L'homme pourrait-il prendre la place de Dieu ?

C'est le problème de ce que nous appelons l'humanisme. Cette aspiration à mettre l'Humain au centre d'un système de pensée où se tenait Dieu auparavant pose le problème de la liberté humaine face à la Providence divine. Pour plus de liberté, contre la superstition, contre le traditionalisme et le conservatisme, cette révolution Copernicienne semble attribuer à l'homme toutes les vertus qu'on attribuait à Dieu, comme si l'homme pouvait toutes les assumer et changer à lui seul la marche de l'histoire.

Quand on prononce le terme d'*humanisme*, une expression vient à l'esprit : « *l'homme est la mesure de toutes choses* ». Cette affirmation est attribuée à Protagoras le sophiste grec qui donnera son nom à un dialogue que Platon écrit pour critiquer ses idées. Dans l'ouvrage collectif : *Adam et l'Astragale, essais d'anthropologie et d'histoire sur les limites de l'humain*, Thomas Golsenne consacre son article à cette expression de Protagoras et à l'humanisme de la Renaissance pour montrer que cette Renaissance peuplée d'humanistes est un mythe. Non pas un mensonge, mais un mythe sur lequel va pouvoir se fonder une morale des vertus humaines. Étrangement, au quinzième et au seizième siècles, ceux que nous appelons les *humanistes* ne citent

que très rarement cette phrase. On la trouve chez Leon Battista Alberti, l'architecte florentin et chez Nicolas de Cuse, le cardinal mystique allemand. Les deux en font une utilisation très différente puisque l'un est un « humaniste civique » de Florence qui représente une certaine modernité et l'autre est un théologien et mathématicien. De plus, la citation de Protagoras est tronquée puisque, à l'origine, elle se continue par : « *...pour les choses qui sont, de leur existence, pour celles qui ne sont pas, de leur non-existence* ». Ce qui veut dire que les choses n'existent que du point de vue de l'homme et que c'est l'homme qui détermine si ces choses sont bonnes ou mauvaises pour lui. Ce qui relativise beaucoup le propos. Il s'agit plus d'une perception des choses par l'homme que d'une domination de l'homme sur ces choses.

Le spécialiste des philosophes de la Renaissance, Pierre Magnard prévient dans sa leçon inaugurale au Collège de France : « *Ne parlons pas trop tôt d'humanisme, il n'est pas vrai qu'au quinzième siècle les arts et les sciences aient été perçus généralement comme la condition du progrès de l'humanité.* » Mais le mythe d'une humanité éclairée tout entière par les progrès de la raison et dominant le monde par les sciences est utile et flatteur pour un vieux continent qui se pense seul porteur d'intelligence au milieu d'un monde barbare et sauvage. Regarder le monde du point de vue humain nécessitait qu'on définisse ce qu'est un Homme.

Montaigne, dans ses *Essais* montre à quel point cette définition de l'homme par une civilisation donnée comme la seule possible a fait le malheur de nombreux peuples. Dans son livre : *L'humanité des autres*, Ali Benmakhlof suit Montaigne dans sa démarche anthropologique et sa critique de l'humanisme qui permet toutes les exactions contre les autres, ceux à qui on ne reconnaît pas l'humanité parce qu'ils ne répondent pas aux critères d'un humanisme étriqué qui confond une civilisation donnée avec la civilisation. Montaigne regarde les peuples de ce qu'on appelle alors le *nouveau monde* comme des habitants d'*autres mondes* qui n'ont pas attendu qu'on les envahisse, qu'on les asservisse où qu'on les christianise pour exister et avoir une histoire, leur civilisation et leur culture. N'oublions pas que ces humanistes qui apportent la civilisation aux peuples qu'ils considèrent comme à peine humains, se battent aussi entre eux pour des raisons théologiques et que la guerre de religions entre protestants et catholiques s'exporte dans ce Nouveau Monde. On tue des sauvages, et des Huguenots de la même façon et l'on accuse les autochtones ou les catholiques de cannibalisme de la même manière. On est toujours le sauvage de l'autre. Toutes ces cruautés à l'égard de ceux qu'on appelle les *cannibales*, des

*primitifs, des sauvages*, bref, les « autres » qu'on connaît si mal sont-elles raisonnables ?

Le terme *humanisme* apparaît au dix-huitième siècle seulement et l'on comprend que les philosophes des Lumières aient eu besoin d'une telle notion au moment des révolutions où ils prônaient une philosophie critique et le triomphe de la raison sur l'obscurantisme. Mais là encore, comment regarder la traite d'êtres humains dans le commerce triangulaire et lire en même temps les plus belles pages philosophiques sur la liberté ? Était-ce si difficile de regarder les autres, ceux qui sont si différents et pourtant si proches, avec la plus élémentaire empathie ?

De nos jours, l'humanisme est un mot mal défini qui consiste à regrouper toutes les vertus de l'homme qui combat le mal et fait le bien et qui considère les autres êtres humains comme des frères. Mais c'est au nom de cet humanisme des vertus que les puissances européennes ont voulu apporter leur conception du bien et du mal et définir ce que devait être un homme. C'est ainsi que les pires traitements des hommes par d'autres hommes ont été légitimés par l'idée que l'humanité se définissait selon des valeurs innées et éternelles qui fondaient la civilisation européenne.

Parler aujourd'hui d'une possible alliance humaniste est, on l'a vu, plus que périlleux. Les valeurs et les idées déclarées universelles ont eu des conséquences terribles sur la vie, la liberté, la paix de peuples qui avaient leur propre histoire ni meilleure ni pire que celle des Européens humanistes.

Dans une pensée théologique libérale, il nous faut repenser l'humanité sans la dogmatique morale qui lui est attachée, mais avec un scepticisme de méthode qui permet, comme dans la sagesse de Montaigne, de savoir qu'on ne connaît jamais complètement les autres. Je dis « les autres », parce que l'autre, avec une majuscule ou pas, a servi à rendre abstrait celui qu'on rencontre et à l'enfermer, avant même de le connaître, dans nos représentations idéales. L'humain est divers, infiniment divers, et il ne correspond pas à ce que l'on attend. Alors, comment nouer une alliance humaniste avec les autres ? Où est la place de Dieu dans cette alliance ?

Dira-t-on qu'elle se noue entre les hommes sans Dieu ? Quel sera l'équilibre qui permettra de donner une limite à la puissance humaine tout en lui permettant d'inventer son avenir librement ?

On le voit : humanisme et liberté ont des chemins communs ; mais, pour que ces chemins ne soient pas creusés violemment à coup de valeurs dans la culture des autres, il faut alors redéfinir l'humanisme comme un combat contre les valeurs innées qui s'exportèrent jadis pour le plus grand malheur de ceux qui les reçurent sous forme de coups de fouets et de supplices cruels. Dans sa conférence *L'existentialisme est un humanisme*, Jean-Paul Sartre répond aux objections que les marxistes, d'un côté et les chrétiens de l'autre font à la pensée existentialiste. Sartre explique que nous inventons les valeurs, qu'elles ne préexistent pas à nos vies. Il écrit : « Avant que vous ne viviez, la vie, elle, n'est rien, mais c'est à vous de lui donner un sens, et la valeur n'est pas autre chose que ce sens que vous choisissez. Par là vous voyez qu'il y a possibilité de créer une communauté humaine. » Ainsi l'homme est toujours à faire. L'existentialisme est un humanisme parce que, avec ses choix, l'homme se crée, dans le dépassement de lui-même, en cherchant hors de lui un but particulier, l'homme se réalise comme humain.

On le voit ici : l'humanisme de Sartre n'a pas besoin de Dieu car, même si, pour lui, Dieu existait, cela ne changerait rien : il faudrait (???) que l'homme se retrouve lui-même et se persuade que rien ne pourra le sauver de lui-même. Dans cette doctrine d'action où l'être humain fait ses propres choix toujours librement, et est absolument responsable, on a peine à retrouver l'humanité asservie dont nous parlions plus haut. On a peine à retrouver l'humanité fragile, l'humanité plongée dans l'incapacité par le fait de la maladie ou du handicap, l'humanité enfant, soumise à la volonté des autres. Mais il n'empêche que cette liberté de principe et cette doctrine de l'action n'est pas antinomique avec un certain christianisme. En effet, dire qu'avec ou sans Dieu cela ne change rien est peut-être provocateur, mais que l'on soit croyant ou non, la vérité est que c'est à chacun d'agir et de faire advenir ce que le Christ appelle le royaume de Dieu et qu'un sartrien appelle une communauté humaine. Comment faire alliance sinon entre hommes libres ? Considérer les êtres humains libres, quels que soient leurs buts, c'est croire qu'une alliance est toujours possible entre eux, à condition qu'ils se portent hors d'eux-mêmes - le délaissement sartrien - et qu'ils choisissent d'aller vers les autres. Nous l'avons vu : l'humanisme est un mythe basé sur la puissance de certains hommes sur le monde. Mais le christianisme a peut-être autre chose à apporter qu'une pensée où l'homme serait meilleur dès lors qu'il est chrétien. Peut-être pourrions-nous sortir de cette pensée hiérarchique qui cherche qui est plus humain que l'autre et nous demander quel humain la foi nous montre-t-elle en la personne de Jésus ? Peut-être que les véritables disciples du Christ, pourraient se reconnaître en un homme qui, devant le désir de puissance qui l'anime et le tente, choisit de rester à l'écoute d'une parole divine qui lui rappelle qu'il est humain. Peut-être que notre véritable humanité est figurée par cet homme au milieu du désert, méditant ses choix, entouré des anges et des bêtes sauvages.

Cette humanité, entre la transcendance des anges et la férocité des bêtes, naît comme ce petit enfant dont parle le prophète Esaïe. Il naît dans le bruit des bottes et près des manteaux roulés dans le sang. Il naît comme tout humain dans la fragilité d'une promesse que ceux qui l'accueillent ne pourront peut-être pas tenir. Promesse de paix, de justice et d'équité. Cet enfant a tout à inventer, tout à vivre. C'est cet enfant que nous nous avons tous été avant que d'être hommes, comme le dit Descartes qui fonde le véritable universalisme de l'humanisme. Non pas qu'il faille infantiliser les autres pour faire alliance avec eux, mais se rappeler que chacun a été un enfant et qu'il est comme tout être humain entre naissance et mort. Les témoins de la Bible usent à plusieurs endroits de l'image de l'enfant pour nous faire toucher du doigt notre humanité. Une vie donnée où tout est à faire. Le Dieu de Jésus Christ se soucie de l'homme, le libérant ainsi de lui-même, comme dans un *délaissement* sartrien. L'être humain peut, dans la grâce d'un Dieu qui se soucie de lui, faire alliance avec les autres en allant hors de lui-même vers eux pour reconstruire sans cesse la communauté des humains.

AMEN.